

O E U V R E S
P O S T H U M E S
D E
FRÉDÉRIC II,
R O I D E P R U S S E.

T O M E X I.
S E C O N D E É D I T I O N O R I G I N A L E.

B E R L I N ,
C H E Z V O S S E T F I L S E T D E C K E R E T F I L S ,
E T C H E Z T R E U T T E R .

1788.

CORRESPONDANCE.

L E T T R E S

A

MONSIEUR D'ALEMBERT.

Je vous dois trois lettres, mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier, les hémorrhoides et des humeurs goutteuses m'ont empêché de vous répondre plutôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage sur les hautes sciences, que je trouve admirable, parce que vous avez daigné descendre des régions éthérées pour vous rabbaïsser jusqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuscrit mon guid'âne, et je me rengorge de comprendre quelque chose aux mystères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous suis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'appercevoir que c'est un garçon sage, et qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ses talens. Je vous envoie en même temps les réglemens de mon académie. Comme le plan en est nouveau, je vous prie de m'en dire votre sentiment avec sincérité.

Nous attendons ici Mr Helvetius : selon son livre le plus beau jour de notre connoissance sera le premier ; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que son ouvrage , qui , quoique rempli d'esprit , ne m'a ni persuadé ni convaincu. A propos de l'histoire de vos jésuites , dont je vous remercie d'avance , le Pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur institut ; aussitôt j'en ai fait défendre l'insinuation dans mes États. O que Calvin me voudroit de bien , s'il pouvoit être informé de cette anecdote ! Mais ce n'est pas pour l'amour de Calvin , c'est pour ne point autoriser encore plus dans le pays une vermine malfaisante , qui tôt ou tard subira le sort qu'elle a eu en France et en Portugal.

Je vis à présent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuse à corriger des vers que j'ai faits dans des temps de troubles ; mais mesurer des syllabes et clouer une rime au bout , est une bien futile occupation en comparaison de celles de certains grands génies , qui mesurent la vaste étendue de l'espace. Que voulez-vous ? Je vous dirai comme Fontenelle , qu'il faut des hochets pour tout âge. Je suis

vieux, j'ai des infirmités, et les vers me font plaisir. Ma philosophie me dit qu'il y a tant de désagrémens dans le monde et si peu de plaisirs, qu'il faut saisir ces derniers où on les trouve; le grand point est d'être heureux, le fût-on en jouant aux poupées; mais on ne l'est guère quand l'estomac digère mal.

Je vous plains sincèrement de souffrir et de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je soupçonne qu'il y a quelque opilation dans les viscères du bas-ventre, et j'opine pour les eaux minérales et apéritives. L'estomac est dans le cas des philosophes, on l'accuse souvent de la faute des autres. Il faut que vous fassiez examiner vos urines, et que vous vous tâtiez sous les côtes, pour vous assurer que le foie est en bon état; il faut que les médecins observent si le fiel et la bile font leur devoir, en concourant à la digestion. Il faut que sur les symptômes ils s'assurent si votre mésentère est en bon état, ou si le sang est trop épaissi; car tous ces détails sont nécessaires pour fonder la méthode selon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, et ne vous en désaccoutumez

pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous seul qui souteniez en ce moment la gloire de votre patrie ; et comme vous aimez cette ingrate, conservez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre de Voltaire ? Je lui ai répondu fort obligamment. Il crie contre son Dictionnaire philosophique qu'on imprime en Hollande, mais nous savons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monstre dans le Gevaudan. Vous verrez que c'est le Marquis avec sa capote, qu'on aura pris un monstre. On dit qu'il dévore des enfans et qu'il est fort lesté à sauter de branche en branche, cela ne lui ressemble pas, si le monstre dormoit, ce ne pourroit être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a passé vingt ans en Sibérie ; par tout ce qu'il en a conté, il n'a donné envie à personne d'y aller, et je crois que vous n'avez pas mal calculé en refusant de vous approcher de ce voisinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre santé ; personne n'y prend plus de part que moi. Sur ce etc.

A Potsdam, le 24 Mars 1765.

J'ai été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire essuyer, et l'injustice avec laquelle on vous a privé d'une pension qui vous revenoit de droit. Je me suis flatté que vous seriez assez sensible à cet affront pour ne pas vous exposer à en souffrir d'autres. Nous autres militaires, ne sommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde est sans doute un préjugé ; mais il est établi, et c'est par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirois bien d'avantage, si je croyois vous persuader : toutes mes raisons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti est pris et que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raisons me paroissent aussi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entoure à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter si sans savoir $k k$ plus b , on peut ne pas déraisonner.

Voici donc ce que je vous répondrois, si cette scène se passoit en conversation : que de-

puis long-temps les climats sont considérés comme assez semblables, si on en excepte la ligne et le pôle; que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui se distinguent à la vérité par un air mal-sain, comme Mantoue, Pest en Hongrie, Ostende en Flandre; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais passé pour mal-sain; il est même si favorable aux François, que plusieurs réfugiés de cette nation sont morts après avoir passé quatre vingt dix ans, de sorte que le climat peut servir d'excuse honnête, mais non pas de raison. Votre second argument a quelque chose de plus plausible; il est dans l'ordre de la nature que je meure avant vous, et je ne puis pas vous garantir le contraire; mais qui vous dit que je ne saurois mettre votre fortune à l'abri des caprices de la postérité? Cela se peut, et cela est très-faisable. Voilà ma réfutation, je la trouve victorieuse, je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre, le tout en pure perte, parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choses. Vous me demandez mon sentiment sur votre histoire des jésuites? Je vous avoue qu'il y reste quelque chose à désirer. Je m'attendois à voir en abrégé l'histoire de l'établissement de cet ordre, et surtout les règles de leur institut; je croyois y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde, la politique qui a présidé à son établissement et à son extinction, les noms des plus célèbres de leur corps, comment la doctrine du régicide a pris naissance chez eux, les meurtres sacrés dont ils ont été les auteurs, leurs querelles avec les jansénistes, leur conduite en Portugal, et enfin ce qui a donné lieu à leur bannissement de France. Le plan que vous vous êtes proposé est différent de celui-ci. Vous avez heurté les jésuites et les jansénistes en même temps; ils ont crié et ils ont cru devoir intéresser le trône dans cette querelle. Le ministère peut avoir de l'humeur de ce que vous avez découvert ses vues cachées; car Mr de Choiseul ayant eu la hardiesse d'attaquer les jésuites et de les chasser de France, ne manquera pas de courage s'il en trouve l'occasion, pour détruire les autres

cuculati; mais peut-être s'en cache-t-il et ne veut-il pas qu'on avertisse la milice tonsurée de l'étendue de ses vues. Voilà ce que je pense sur toute cette affaire.

Je suis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour, et il se peut bien que je raisonne en l'air sur les vues de vos ministres, que je ne connois ni ne veux connoître. Je suis à présent disciple de Thalès et de Buffon; dans le bain je considère l'eau comme le principe de toutes choses, et si l'eau m'a fait mal penser, prenez-vous-en à cet élément; celle de la Seine est si mauvaise, que vous devriez la prendre en aversion; beaucoup de médecins la croient très-malfaisante pour l'estomac, au lieu que notre eau de Berlin est très-pure et bienfaisante. Je n'en dirai pas davantage, et je me contente, en vous assurant de mon estime, de prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

Le 20 Août 1765.

Je vois par votre lettre que votre esprit est aussi malade que votre corps; ce qui cause une double souffrance. Je ne me mêle de guérir

ni l'un ni l'autre , parce que les géomètres ont un tempérament à eux , et une façon de penser bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avois à parler à quelque littérateur , je lui dirois qu'en aucun pays les pensions n'ont décidé du mérite ; qu'Ovide , tout exilé qu'il étoit , balance à présent et surpasse en réputation le tyran qui l'opprima ; que si les richesses donnoient des talens , personne n'en auroit plus que C. P. et leurs semblables ; et qu'ainsi ce littérateur feroit bien de croire que le mérite , le talent , et la réputation qui les suit , tiennent à l'homme et non aux décorations. Mon littérateur se consoleroit , il se feroit admirer comme auparavant et il seroit heureux. Ce raisonnement n'étant pas soutenu de kk plus b , ne peut se présenter en cet état vis-à-vis des hautes sciences ; toutefois il est fondé sur un calcul très-juste , sur un parallèle des dons de la nature et de ceux de la fortune , sur une idée nette de ce qui doit attirer l'estime des hommes et de ce qui la mérite le plus , sur une comparaison qui doit consoler un grand homme de l'injustice qu'il souffre en se rappelant que d'autres grands hommes ont été encore plus

infortunés. J'avoue que j'aurois dû citer préférablement à Ovide, Galilée et Socrate; mais comme il n'est question que de jésuites et non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les sculpteurs d'orner d'images vos autels, et qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé.

Si j'avois à traiter ce sujet avec quelque militaire, je lui dirois: souvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paroître plus de courage, que lorsque proscrit et abordé sur les rivages africains, il répondit à un officier du préteur qui lui faisoit dire de se retirer: dis-lui que tu as vu Cajus Marius assis sur les ruines de Carthage. C'est dans le malheur qu'il faut du courage. J'endoctrinerois mon militaire de toute la morale stoïque; mais qu'est-ce que la morale? La mode malheureusement en est passée. Notre siècle a la rage des courbes, et tous ces calculs ingénieusement imaginés ne valent pas à mon sens des principes de conduite qui répriment les passions effrénées et par lesquels les hommes peuvent

jouir du foible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirois point sur cet article , si je voulois répéter ce qu'on a dit : toutefois je suis persuadé que vous prendrez votre parti sur ce qui vient de vous arriver , et que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de soupçonner qu'ils vous tuent par leurs persécutions. Je serai charmé de vous revoir en quelque occasion que ce soit , et j'espère que le temps , ce grand maître , passera son éponge sur le passé et vous fera recouvrer votre santé, votre gaieté et votre repos. Sur ce etc.

Le 23 Novembre 1765.

Le Sr de la Grange doit arriver à Berlin ; il a obtenu le congé qu'il sollicitoit , et je dois à vos soins et à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ses deux yeux ; ce qui plaira surtout fort à la classe des anatomistes. La modestie avec laquelle vous vous comparez au Sr de la Grange , élève votre mérite